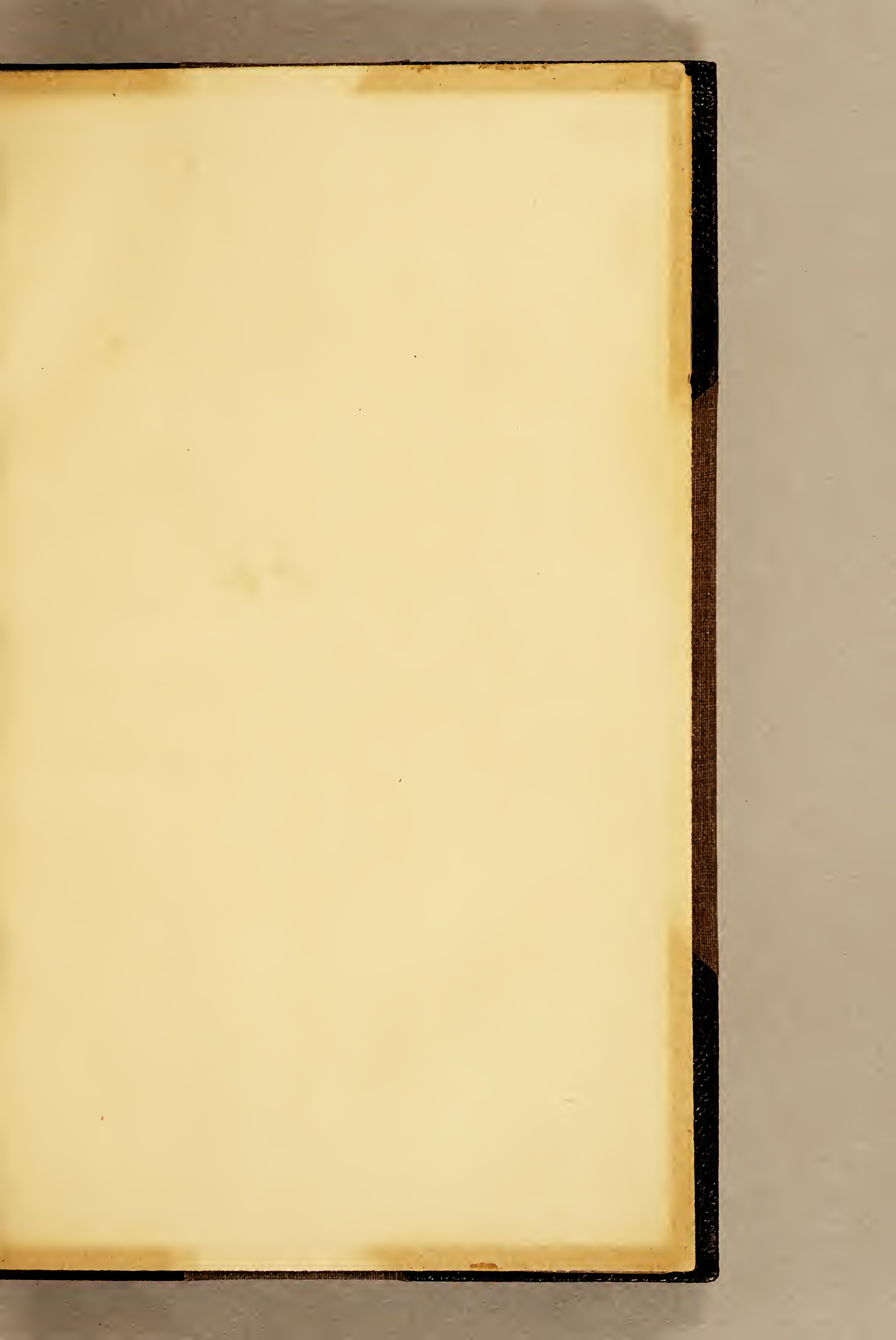



GAUDEO




BOUND BY

Bought at Caplin Sal
Feb. 19-20, 1918

NOUVELLES OBSERVATIONS,

SUR LA

SECONDE LETTRE

DE

Mr. DE PINTO,

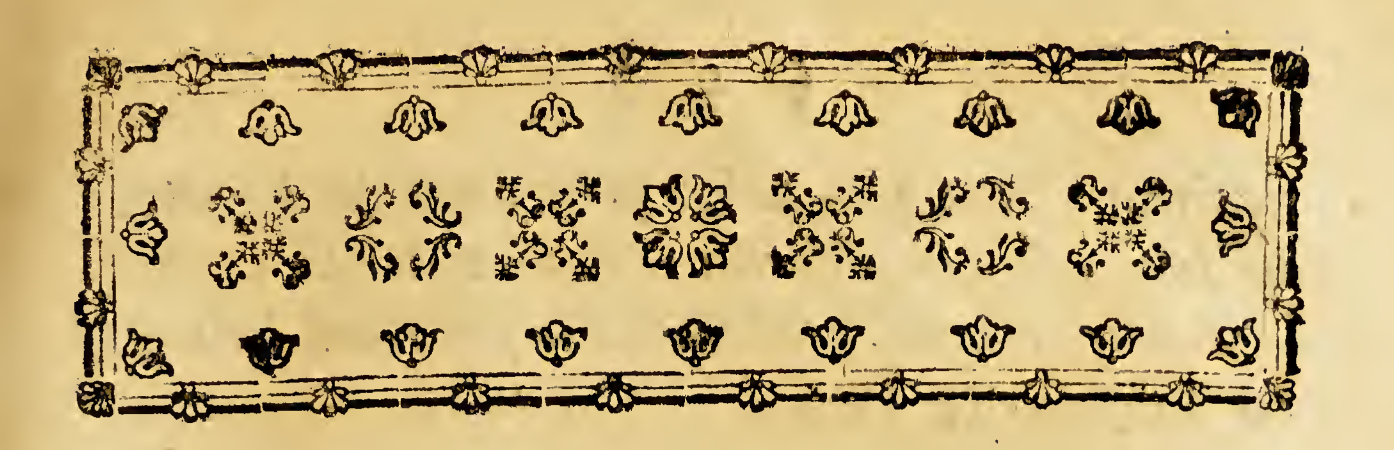
A L'OCCASION DES TROUBLES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALLE.

POUR SERVIR DE SUITE AUX OBSERVATIONS D'UN HOMME IMPARTIAL SUR LA PREMIERE LETTRE DE Mr. *****.

De illo, *Quem tu quibusdam litteris ad coelum laudibus extulisti, rumores duriores erant:* C. epist. L. XII. epist. 25. Cornificio. S. P. D. versus finem.

LONDRES.

1776.



OBSERVATIONS

SUR LA

SECONDE LETTRE

DE

Mr. DE PINTO,

A L'OCCASION DES TROUBLES DES COLONIES AMERICAINES ETC.

Le Docteur établi à la Jamaïque, ami de Mr. de Pinto, est du nombre de ceux qu'il est facile de persuader. Ses préjugés n'ont opposé qu'une foible resistence aux raisonements de l'Appologiste du Gouvernement Britannique. Les Colons Ame-

 ri-

ricains ne ſont plus à ſes yeux, que *des ingrats, des fanatiques, des Rebelles, qui loin de combatre pour la liberté, forgent des chaînes qui pourroient les mener à l'eſclavage* (1).

Je ne ſçais ſi Mr. de Pinto doit beaucoup s'applaudir d'avoir fait un Proſelyte qui lui coute ſi peu? Je ne ſçais pas même ſi la cauſe qu'il deffend, n'y perd pas plus qu'elle n'y gaigne? Quelle gloire en effet? Que celle de vaincre un adaverſaire qui ne diſpute rien, ou du moins qui paroit n'avoir rien conteſté.

Mais comme nous ſommes en droit de ſuppoſer que Mr. le Docteur établi à Kingſton, n'eſt qu'un être chimerique, nous ne ſommes pas ſurpris que cet homme de paille rende les armes à la première attaque, quelque foible qu'elle ait été: créé par Mr. de Pinto lui même, il eût peu convenu à cette creature, recement ſortie des mains de ſon Auteur, de diſputer avec lui.

Le ſeconde lettre que j'examine, pour en être plus volumineuſe que la première, n'en eſt pas plus concluante en faveur du Gouvernement de la Grande Bretagne. Elle eſt même preſque tout-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 3.

tout-a fait étrangère au ſujet de la conteſtation. Il n'y a que le titre & les quatorſe premières pages qui y ayent quelque raport direct.

La meilleure volonté ne ſuffit pas toujours pour faire valoir des intérêts qui nous ſont chers; on eſt toujours très embarraſſé, pour donner un air de vraiſſemblence à des abſurdités, trop palpables, pour pouvoir être déguiſées. Telle eſt la facheuſe ſituation où Mr. de Pinto ſe trouve. Il eſt malheureux pour lui, de n'avoir pas eu une meilleure cauſe à deffendre. Je ne crois pas même qu'il ſoit honteux pour lui de la perdre.

Un Client qui ſe contente de la bonne volonté de ſon Avocat, n'a aucun réproche à lui faire, s'il échoue dans ſa deffenſſe; il eſt même tenu à lui payer ſon ſalaire. Mr. de Pinto forcé par état, d'écrire ſons la dictée du Miniſtère Britannique, n'a pu s'écarter des inſtructions qu'on lui a donné; il eſt des devoirs difficiles & desagréables à remplir; il eſt toujours dur d'être forcé à écrire ce qu'on ne penſe pas; il eſt affreux de faire violence à la Nature; voilà cependant à quoi conduiſent trop ſouvent, les faveurs des Grands: ils exercent toujours un Empire Tyrannique ſur ceux qu'ils s'attachent par leurs largeſſes; ſi quelque fois ils recompenſent les talens d'un homme de mérite, s'eſt presque toujours

pour acquerir le droit de forcer cet homme à les proſtituer tôt ou tard en leur faveur.

Mr. de Pinto convient lui même, que ſes reflexions n'ont qu'un raport indirect avec l'affaire des Colonies; elles ſont en effet très généralles & peuvent s'appliquer à tous les cas politiques. Il veut qu'on regarde ſa ſeconde lettre comme ſon *teſtament politique* (1). Je veux croire que ce teſtament eſt bien fait; ce n'eſt pas à moi de le diſcuter. Comme je n'ai aucun interêt à perdre de vue l'état de la queſtion, je n'examinerai de cette ſeconde lettre, que ce qui a un raport immediat avec la conteſtation entre les Colonies & la Mere-Patrie: c'eſt annoncer que je ne ſerai pas long.

Mr. de Pinto ſe fait faire deux queſtions, par le Docteur Automate de Kingſton:

Première queſtion.

„ Pourquoi & comment at-on laiſſé vennir les
„ choſes à cette extremité? Pourquoi n'en at-
„ on pas prévu les ſuites quand il étoit encore
„ tems? Et pourquoi le Gouvernement Anglois
„ s'eſt laiſſé tromper à ce point lá?

Se-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p 6.

Seconde queſtion.

„ Quel eſt ſon ſentiment ſur les ſuites & ſur la
„ fin que pourra avoir cette triſte & malheureu-
„ ſe guerre (1)?"

La première queſtion eſt faite à propos, la curioſité du ſoit-diſant Docteur eſt raiſonable; voyons comment Mr. de Pinto s'y prend pour la ſatisfaire.

On ne voit pas dabord pourquoi Mr. de Pinto commence par l'Apologie de la Conſtitution Britannique, pourquoi il s'attache à prouver que les deffauts de cette conſtitution tournent même à ſon avantage, en un mot on ne comprend pas que, pour repondre à la première queſtion qu'il ſe fait, Mr. de Pinto doive commencer par prophetiſer la décadence de l'Empire Britannique, malgré *le plan admirable & divin de ſa conſtitution.* Il me paroit que c'eſt éluder la queſtion, ou du moins chercher à l'embrouiller. Je dis plus c'eſt ſe contre dire à pure perte.

On ne lui demende pas „ ſi le Royaume Bri-
„ tannique à fait plus de progrés par l'énergie
„ de

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 4.

„ de ſa conſtitution qu'aucun autre Empire quel-
„ conque, ſans en exepter celui des Romains:
„ (1)". *Son ami lui demende, pourquoi & comment at-on laiſſé venir les choſes à cette extremité?* Pour repondre Cathegoriquement, il faut dire, ou que le Gouvernement n'a pas préveu les ſuites dangereuſes que cette conteſtation pouvoit avoir, ou que les prévoyant, il n'a pas pu les empêcher, ou qu'en fin il n'a voulu faire reſpeĉter ſon autorité en Amerique, qu'aprés avoir compris trop tard, que ſans la force & la violence, les Colons ne porteroient jamais le joug qu'on leur éſſayoit dépuis nombre d'années.

Dire que le parti de l'oppoſition met *des entraves* à l'execution des *plans du Miniſtère*, dire que *les raiſonements captieux de* ce parti *embarraſſent les Miniſtres*, c'eſt rejeter la faute ſur ceux qui ont voulu empêcher qu'on ne fut jamais dans le cas de la commettre; c'eſt quelque choſe de plus, c'eſt vouloir diſculper le Miniſtère par une fauſſété evidente. Toute l'Europe ſçait que lorsque le Miniſtère Anglois fait faire quelque propoſition au Parlement, cette propoſition quel-
le

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 8.

le quelle ſoit, paſſe à la pluralité de plus des deux tiers des voix, & au contraire, lorsque le parti de l'oppoſition en fait quelqu'une de ſa part, elle eſt rejetée avec une majorité de voix encore plus grande que dans le premier cas. Il eſt donc incontestable, que ſi le Parlement, ou plustôt le Gouvernement Britannique eût voulu dés le commencement, envoyer des nouvelles troupes en Amerique, s'il eût voulu dans les premiers tems, risquer les événements d'une guerre civile, s'il eût voulu enfin, comme il le veut aujourd'hui, faire paſſer presque tous les regiments des trois Royaumes en Amerique, prendre à ſa ſolde des troupes étrangères, & mettre à deux doigts de ſa perte, l'Empire Britannique dans les deux hemiſphères, s'il l'eût voulu, il l'auroit pu. Le parti de l'oppoſition n'étoit pas plus fort au commencement de la querelle, qu'il l'eſt aujourd'hui; il n'avoit pas plus d'influence dans ce tems, qu'il en a aujourd'hui. C'eſt donc avancer, contre l'évidence d'un fait connu de tout le monde, que le parti de l'oppoſition a gêné le Gouvernement dans l'execution de ſon plan; Mr. de Pinto ne peut faire illuſion qu'à ſon correſpondant à la Jamaïque.

Il peut lui dire tant qu'il voudra que le parti de l'oppoſition *a fait perdre aux Miniſtres le moment favorable*, que le *Parlement eſt quelque fois de*

 fait,

fait, si non de droit, sujet à un éspece de contrôle de la part de la Nation, que tout est épeluché & analysé de la façon du monde la plus févère (1). Il peut dis-je, lui conter toutes ces fornettes, cella ne rendra pas sa cause meilleure au jugement d'un homme mediocrement instruit de la Nature de cette malheureuse querelle, des intrigues du Gouvernement, de la venalité des suffrages dans le Parlement Britannique, des intérêts particuliers des Ministres, & en un mot, de ce qui a quelque raport prochain ou éloigné avec cette grande affaire.

Mr. de Pinto ne nous persuadera jamais, que le parti de l'opposition est la cause en partie que les affaires de l'Amerique en sont venuesau point où nous les voyons.

Il ne reussira pas mieux à faire croire que le *Gouvernement, quelque préponderant qu'il paroisse perdroit infailliblement la majorité dans les Communes, s'il tennoit quelque demarche réëllement inconstitutionale contraire à la liberté publique* (2). Les Communes ne pouvoient pas avoir une plus belle occasion pour s'opposer à une demarche *réëllement in-*

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 11.
(2) Ibid. p. 10.

inconstitutionalle, & pour faire perdre la majorité au Ministère.

Appeller des troupes étrangeres, les prendre à sa solde, traiter avec leurs Souverains respectifs, leur accorder tels avantages qu'ils exigent, fixer à son gré, la solde de ces militaires étrangers, en un mot disposer tout en secret, ou du moins sans en faire part au Parlement, que lorsque tout est conclu & arrêté, que lors même que les troupes sont en marche pour leur destination, n'est ce pas une demarche *inconstitutionale?* Je sçais que par la Constitution Britannique, le Monarque Anglois peut faire la guerre & la paix independement du Parlement, mais je sçais aussi que par cette même constitution, le Parlement seul, ou pour mieux dire les Communes sont libres d'accorder tels ou tels subsides, pour subvennir aux fraix de la guerre; si donc le Ministére dispose des revenus de la Nation sans le consentement des Communes, le Ministère fait une demarche réëllement *inconstitutionale & contraire à la liberté publique*: or dans ce cas, le Ministère a disposé des revenus de la Nation sans son consentement, puisqu'avant de sçavoir si elle vouloit contribuer & pour combien elle vouloit contribuer, les Traittés de solde & autres relatifs aux finances étoient déjà conclus & ratifiés. Bien plus le Parlement n'en a eu une connois-

noiſſance legale, que lorsque déjà on commençoit à les executer de part & d'autre.

Mais le Miniſtère en agiſſant ainſi, au moins indirectement contre la conſtitution, ſçavoit bien qu'il ne haſardoit rien, qu'il ne ſe comprométoit pas, & que tout ce qu'il faiſoit ſeroit approuvé & paſſeroit, malgré la juſte reclamation du parti de l'oppoſition; il le ſçavoit, parceque la majorité des ſuffrages dans les Communes, lui apportenoit à titre d'âchat. Mr. de Pinto me mettra du nombre des *Clabaudeurs contre* la vénalité; je me conſolerai de cet affront, avec le grand nombre de ceux à qui il le fait. En attendant, je lui repondrai que pour s'inſcrire en faux contre un fait de notoriété publique, il ne ſuffit pas d'apoſtropher ceux qui l'avancent. Ce n'eſt pas par les invectives & les injures, que le Philoſophe de Ferney s'eſt fait le plus d'honneur, lorsque pour tout argument, il les a employées avec profuſion, contre ceux qui ont voulu lui prouver qu'il étoit ſujet à ſe tromper tout comme un autre & qu'il s'étoit trompé très ſouvent. Mr. de Pinto, ni lui, ne termineront jamais à leur avantage, une querelle telle qu'elle puiſſe être, ſi pour toute deffenſe, ils n'ont que des injures à dire. On les laiſſera *Clabauder* à leur aiſe & on ſe rengera toujours du parti de la verité. J'oſe donc affirmer & ſoutenir contre Mr.

de

de Pinto, qu'il eſt faux que le Miniſtère Britannique ait laiſſé venir les choſes au point où elles ſont en Amerique, parceque le parti de l'oppoſition a mis des *entraves au plan de ces operations*, dés les premiers moments de la conteſtation. Longtems avant l'Époque de la diſpute actuelle, le Gouvernement avoit trouvé le ſecret de ſe rendre deſpotique, & de s'embarraſſer fort peu de l'oppoſition.

J'accorde à Mr. de Pinto que *le changement trop fréquent des Miniſtres eſt toujours dangereux*, mais je nie la concequence qu'il en tire pour établir la ſeconde raiſon qu'il donne à ſon ami, de la negligence du Gouvernement Anglois à punir dés le commencement, les ſoit diſant Rebelles. Il infere de ſon principe que *Mr. de Grenville ayant été culbuté par la haine que la Nation lui portoit*, ce Miniſtre n'a pu executer ſon plan pour appaiſer la ſedition; & il ajoute qu'il l'auroit pu d'autant plus facillement, que *l'année de ſa chute étoit celle où on* devoit *envoyer des nouvelles troupes en Amerique & rapeller les Anciennes*. Car continue-t-il ,, par leur réunion, ſans avoir l'air de ,, menace, on auroit eu, dans ce moment lá, aſſez de forces pour prévenir une revolte naisſante (1)."

Il

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 12.

Il y a grande apparence que Mr. de Pinto se trompe, & que supposé que Mr. de Grenville eût eu les vues qu'on lui prête il eut échoué comme le Ministère actuel à échoué & échouera encore selon toutes les apparences, s'il n'employe contre les Colons, que la force & la violence pour les soumettre.

Une revolte veritable, une sedition proprement dite, peuvent & doivent même, être étouffées par les premiers efforts vigoureux que l'Autorité legitime fait pour reprimer les seditieux & les Rebelles. 1°. Parceque pour l'ordinaire il n'y a que la populace, la canaille, les mauvais sujets, des gens qui n'ont rien à perdre & très souvent des femmes du plus bas étage, qui se livrent aux éxés d'une revolte, & qui sans reflechir, s'exposent au malheur d'être punis comme ils le meritent. 2°. Parceque s'ils sont soutennus par quelqu'un, ce quelqu'un ne peut-être qu'une, ou un petit nombre de personnes qui cherchent a venger quelque querelle particulière, ou à profiter du trouble, pour quelqu'intérêt particulier. Or dans ce cas, le Souverain d'un coté, qui se montre superieur en force, qui commence par punir les premiers qui sont pris, la conscience de l'autre, qui reproche l'atrocité du crime, on si l'on veut la peur des tourments qui se présentent comme inévitables; le desespoir

de

de ſe voir abandonné condamné & pourſuivi par les honêtes gens ; tout cellà fait, que desque les premiers accés de la fureur ſont paſſés, ces perturbateurs de l'ordre public, qui ne voient aucun moyen de ſe ſoutennir, ni d'être ſoutennus, metent bas les armes, & ſe rendent à diſcretion.

Ce que je dis l'experience le confirme. Mais peut-on appeller le ſoûlévement des Colonies une revolte proprement dite? At-elle du moins les caractères odieux qui diſtinguent une ſedition, d'une juſte oppoſition à des prétentions illegitimes? N'eſt-ce que la Canaille & que la lie du peuple dans les Colonies, qui ait pris les armes contre la Mere-Patrie? N'y a-t-il dans cette confederation, que des gens ſans aveu, & qui n'ont rien à perdre? N'eſt ce qu'une troupe des femmes perdues qui ſont ſous les armes & qui oppoſent une vigoureuſe reſiſtence aux troupes Britanniques? En un mot les ſoit-diſant rebelles ne ſont-ils ſoutennus que par quelques particuliers intéreſſés à metre le deſordre dans cette portion de l'Empire Britannique? Mr. de Pinto ne ſauroit nier que ce ne ſoit au contraire toutes les Colonies en corps, qui demendent les armes à la main, la reparation de leurs griefs : il ne ſauroit nier que les Colons Americains ont tout à perdre s'ils échouent, & que parconce-

quent

quent il faut qu'il y eſt autre choſe, que l'entêtément, dans leur oppoſition au Gouvernement.

Or l'intérét d'aujourd'hui eſt le même que celui qu'ils avoient au commencement, donc au commencement, comme aujourd'hui, ils auroient oppoſé une vigoureûſe reſiſtence aux Troupes du Roi, s'ils en avoit été attaqués avec le même acharnement qu'ils l'ont été depuis. Donc quand bien même Mr. de Grenville n'auroit pas été renvoyé du Miniſtère, qu'and bien même, il eut fait paſſer des forces doubles de ce qu'elles étoit en Amerique, pour y ſoutenir les pretentions du Miniſtère, les Colons lui auroient reſiſté aſſez long tems, pour avoir celui de ſe mêttre en état d'oppoſer une reſiſtence reſpectable & redoutable en même tems; Donc cette ſedition n'eût pas été appaiſée *dans ſa naiſſance*, quand bien même Mr. de Grenville eût reſté jusqu'au jourd'hui dans le Miniſtère.

Encore un coup, s'il eſt aiſé de faire rentrer dans le devoir une troupe de Mutins qui s'en écartent, & que le Fanatisme, & le libertinage ont armés, il eſt toujours très difficile de ſubjuger & de ſoumettre des cytoyens vertueux qui, faiſant cauſe commune, ſe lient & s'uniſſent pour ſoutenir leurs droits. On eſt presque tou-

toujours, aſſez fort, quand on combat pour la liberté; & pour conſerver les droits que la Nature & la Conſtitution de l'Etat réunis, nous donnent.

C'eſt le cas des Colons Anglois quoiqu'en diſe Mr. de Pinto, donc Mr. de Grenville eût fait contre eux des efforts impuiſſants même au commencement de la querelle; donc la ſeconde raiſon alleguée par l'Auteur de la ſeconde lettre n'eſt pas plus ſolide que la première. Voyons ſi celles qui ſuivent ont quelque choſe de plus ſatisfaiſant.

L'oppoſition, dit Mr. de Pinto, *avoit inſpiré à une partie de la Nation des préjugés en faveur des Colonies.* C'eſt ſans doute pour ne pas revolter cette partie de la Nation que le Miniſtère à temporiſé dans les commencements. C'eſt pour donner le tems à cette partie de la Nation de revenir de ſes préjugés en faveur des Colonies, que le Gouvernement n'a pas voulu agir d'abord avec force contre les Americains. Si c'eſt lá le motif de ſa negligence, il eſt malheureux que ſes menagements n'ayent pas reusſi; cas les préjugés ſubſiſtent, & ſe fortifient encore tous les jours dans la Nation Angloiſe; les partiſants des Colons loin d'y diminuer, y aug-

augmentent en proportion que l'intérêt commun de tous les co-sujets augmente, que les dangers que la Nation court, deviennent plus à craindre, & que la liberté publique, la constitution même, risquent le plus. Si l'on compare le nombre des adresses presentées au Roi par les partisants des Colons, avec le nombre de celles qui lui ont été presentées par ceux qui leur sont opposés, cette comparaison decidera la question contre le Gouvernement: on verra clairement que le petit nombre est pour lui, & le très grand pour les Colons. Que sera-t-ce si l'on pese les unes & les autres, & que l'on compare l'intérêt des Représentents des deux partis? Inutillement le Ministère voudroit-il faire pencher la Balance en sa faveur, en mêtant de son coté, toutes les adresses que Mr. de Pinto dit avoir été portées par le Général Gage, lors de son retour de l'Amerique (1). Sa cause n'en deviendroit pas meilleure. La chose est évidente: parceque s'il est vrai que le Général Gage, a porté des adresses favorables au Gouvernement, on peut les suspecter, comme ayant été mandiées ou extorquées, ou peut-être achetées. Car si ces adresses étoit en si grand nombre & de si grand poids, le

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 17.

le Miniſtère n'eût pas manqué de les communiquer au Public. *Adreſſes*, dit Mr. de Pinto, *que nos Gazetiers ont toujours ſoigneuſement cachées au Public en Hollande* (1), Mr. de Pinto croit-il que tous les redacteurs des nouvelles publiques ſont aux gages de l'Oppoſition ? Avouons-le, Mr. de Pinto n'y a pas reflechi quand il a mis cette abſurdité en avant. Il leur fait un reproche qu'ils ne méritent pas ; d'ailleurs il n'étoit rien de ſi facile pour le Gouvernement, que de ſe venger de la malice de Mrs les Gazetiers, rien de ſi aiſé que de la rendre infructueuſe ; il étoit tout ſimple de rendre publiques ces adreſſes par un autre voye, que par celle des Gazetes, elles en auroient même eu plus de credit, ſi elles avoient été autantiques. Mr. de Pinto lui même, qui dit être mieux inſtruit que tout autre, en annonçant cette malice de la part des Gazetiers, pouvoit à la fin d'une de ces lettres, faire imprimer toutes ſes adreſſes portées par le General Gage. Il eſt vrai que Mrs le Gazetiers ne paroiſſent pas partiſans du Miniſtère ; mais cela même prouve que les Nations étrangères ont auſſi des forts préjugés contre le Gouvernement britannique peut-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 17.

peut-on dire que le parti de l'oppoſition a envoyé des émiſſaires chez tous les peuples de l'Europe, pour y faire des proſelytes, & y inſpirer générallement ſes propres ſentiments? Non c'eſt la Nature qui prêche partout, la cauſe des Colons, c'eſt la Nature qui inſpire partout, des ſentimens de compaſſion en leur faveur, c'eſt la Nature qui fait naître dans presque tous les coeurs, le deſir ſincère de les voir triompher, c'eſt la Nature en un mot, qui dans la Nation Angloiſe, comme dans toutes les autres Nations policées, leur gaigne des partiſans. Le ſimple préjugé ne ſauroit réunir la majorité des ſuffrages de touts les peuples en faveur des Americains, il faut donc que ce ſoit la raiſon; les traiter à tout propos de *Rebelles* de *Traîtres*, de *Fanatiques* &c. leur prodiguer comme Mr. de Pinto, ces denominations odieuſes, leur appliquer *ſans ménagement* avec le Miniſtère, ces qualifications injurieuſes, c'eſt s'expoſer à des repreſailles, de la part des partiſans des Colons, & c'eſt les mériter.

„ On avoit allarmé le public, dit encore Mr. „ de Pinto par des prétendues pertes de ſon „ Commerce & de ſes Manufactures, ſi on a„ giſſoit avec vigeur contre les Colonies. Il „ falloit que le tems & les faits demontraſſent „ com-

„ combien ces allarmes étoient peu fon-
„ dées (1)."

Malgré la defcription avantageufe, que Mr. de Pinto fait du Commerce de la Grande Bretagne, de fes Manufactures, de fes reffources, de fes forces, de fa profperité conftante depuis la revolution, de fes Richeffes dans l'Indoftan, de l'état floriffant de fa Compagnie, de fon credit en Europe, de fes revenus, & en un mot de la folidité de fes actions & de fa Banque, malgré tout cella, le public eft encore allarmé, & tous les intéreffés dans les fonds de la Grande Bretagne, tremblent pour leur fortune. La très grande partie voudroit pouvoir retirer leurs capitaux; & quoiqu'en dife Mr. de Pinto, il y en a très peu qui n'envifagent ou une Banque-route prochaine, ou au moins, une reduction très forte. Ce qu'il y a de plus défefparant, c'eft que de quelle façon que les affaires tournent, quelle iffue qu'ait cette malheureufe querelle, les intéreffés n'apperçoivent qu'une perte plus ou moins grande, mais une perte toujours affurée. *Les actions*, dit l'Appologifte du Gouvernement, *n'ont pas encore baiffé & elles fe foutiennent.* Cella peut-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 20.

peut-être vrai, & les allarmes du public peuvent être bien fondées sur leur prochaine décadence. En voici la raison ce me semble.

Une grande partie des Actionaires Nationaux tient au Gouvernement Anglois, est inspirée par lui, & n'agit qu'à son instigation; il est donc de leur intérêt actuel de jouer leur jeu avec intrepidité, du moins en apparence, car s'ils laissoient voir dans ce Commerce singulier, la moindre crainte, bientôt les Actionaires moins intéressés prendroient l'épouvante & quiteroient la partie; les Actionaires étrangers, je parle de ceux qui par des sommes considerables se sont fourrés dans ce Labyrinthe sans issue, ont le même intérêt à faire bonne contenance, pendant le temps que tout n'est pas entierement désespéré: on connoit d'ailleurs l'habilleté, la souplesse, & le zele des Courtiers du Commerce des Actions; d'où l'on peut conclure que si les actions se sont soutenues jusqu'à present, c'est parceque la compagnie à trouvé des ressources 1o. dans le Gouvernement, qui à fourni sous main une partie des sommes necessaires pour former le Dividende annuel; quoiqu'en dise Mr. de Pinto le fait est avéré 2°. dans les plus grands & les plus interessés actionaires, tant Nationaux, qu'Etrangers, qui

ont

ont auſſi fourni leur côte & part, pour pouvoir par cette ſupercherie, en impoſer à ceux qui ne connoiſſent pas le deſſous des cartes, 3°. dans la ſubtilité des Juifs préposés à la vente & à l'échange des actions. Cette ſuppoſition paroitra d'abord un Paradoxe, mais qu'on y reflechiſſe, on verra qu'elle n'a rien que de très naturel. Il arrive quelque fois dans le Commerce ordinaire, qu'un Negotiant prêt à manquer, faute de pouvoir ſatisfaire à tous ſes engagements, aſſemble les crediteurs les plus intêreſſés à ſa faillite prochaine, il arrive dis-je qu'il leur expoſe le veritable état de ſes affaires & qu'il leur annonce une perte aſſurée, s'ils ne concourent pas à le ſoutennir & ne le métent en même, de faire face aux obligations les plus preſſentes; ſoit prudence, ſoit commiſeration, on ſeconde ſes vues, on ſe prête à ſes deſirs; pourquoi? Parceque le Créancier voit qu'il ne gaigneroit rien à vouloir exiger ſur le champ, les ſommes qui lui ſont dues. On lui démontre une perte ſure & totalle, s'il veut agir contre ſon Debiteur, il ſe tranquiliſe par force & attend du temps, un rembourſſement qui, quelque éloigné qu'il paroiſſe, pourroit abſolument lui être fait. Si cella arrive dans le Commerce ordinaire, il ſeroit moins ſurprenant que cella fut arrivé actuellement dans celui des Actions. Les intéreſſés dans celles-ci, ont un intérêt plus particulier & plus preſſant de

ſoutennir la Compagnie prête à manquer & de reculer de quelque année ſa faillite; le voici; c'eſt qu'en faiſant ſemblant d'être contents, ils engagent d'autres fols à prendre part à ce Commerce, & qu'inſenſiblement, ils peuvent eſperer de ſe retirer avec moins de perte, en ſubſtituant d'autres actionaires à leur place. Il vaut mieux perdre ſon dividende, pendant trois ou quatre ans, ou plus, que de perdre tout d'un coup ſes obligations, ou au moins les vendre pour la moitié de ce qu'elles coutent, ſurtout qu'and, en faiſant ſemblant de percevoir un gain factice & qui paroit réel, on peut eſperer de mettre d'autres dupes à ſa place & de ſe retirer avec moins de perte. Décrier ſa marchandiſe, n'eſt pas un moyen de s'en deffaire.

On peut donc conſiderer la dette nationalle comme étayéé & ſoutennue par des gens qui ſont très intéreſſés à ne pas la laiſſer crouler encore; mais enfin les étais & les apuis manqueront eux mêmes, & la chute n'en ſera que plus terrible & le fracas plus effrayant.

Quant à la diminution & au déperiſſement des Manufactures de la Grande Bretagne, je ne vois pas comment on peut le nier ſans contredire un fait que tout atteſte. Il me ſemble que pour le prouver, il ſuffit de mettre en avant le grand nombre

bre

bre des Emigrans des trois Royaumes, depuis quelques années. Ces gens tous ouvriers, qui quitoient leur patrie par bandes de cinq on ſix cents à la fois, ſe ſeroient-ils determinés à quiter l'Europe, leur patrie, leur famille leurs amis, & tant d'autres avantages de leur terre natalle, s'ils avoient eu de quoi s'occuper dans les atteliers de la Grande Bretagne? Je n'ai pas beſoin, je penſe, de preſſer cet argument contre Mr. de Pinto, il n'eſt perſonne qui n'en ſente la force, & qui n'en conclue le mauvais état des Manufactures Angloiſes dans la circonſtance preſente; du-moins doit-on penſer que ſes ouvriers dans tous les genres, n'ont fui l'Angleterre, que parceque leur travail ne leur donnoit pas aſſez de quoi ſubſiſter; ce qui prouve toujours contre le bon état que Mr. de Pinto ſuppoſe aux Manufactures d'Angleterre. Vingt, trente, quarante, ouvriers peuvent quiter leur attellier, par étourderie, par inconſtance, par libertinage, ou par pareſſe; mais des milliers d'ouvriers de tout âge, de tout ſexe, & de tout genre, ne s'expoſent pas aux dangers d'une traverſe aſſez longue & quelque fois aſſez perilleuſe, ils ne quitent pas un pain aſſuré, pour aller courir dans un autre Hemiſphère, le risque ou de n'y être pas employés, ou de n'y gaigner que peu, ou de ne peuvoir s'y accoutumer au climat, s'ils n'y ſont forcés par l'inaction des Manufactures qui leur avoient donné

né à vivre jusqu'au moment de leur decadence.

Avec quelle bonne foi Mr. de Pinto peut-il donc avancer, que le Gouvernement n'a temporisé vis à vis de Colonies, que *pour attendre que le temps & les faits démontrassent combien ces allarmes étoient peu fondées.* Le tems & les faits fortifient & accreditent tous les jours, ces *allarmes*; tout annonce que le parti de l'opposition, les bons Patriotes & le public éclairé n'ont pas pris l'allarme mal à propos, sur le Commerce, les Manufactures & la dette Nationalle de la Grande Bretagne.

„ Si la dette Nationalle étoit telle que le vul-„ gaire la suppose, l'Angleterre seroit apauvrie „ & ruinée (1)." Il peut se faire que le vulgaire, ou que les *Myops Politiques* exagerent la dette Nationalle de l'Angleterre, tout le monde n'est pas politique du premier ordre, tout le monde n'a pas le secret du Gouvernement Britannique comme Mr. de Pinto. Cependant quoiqu'il en dise, & malgré tous ces calculs & ses démonstrations, cette dette est trop forte, pour que

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 50.

que la Grande Bretagne puiſſe l'acquiter ſans des nouveaux impots, ou des nouveaux emprunts. Le Gouvernement le ſent bien lui même, puisque nous venons de voir, l'impot ſur les fenêtres & ſur les Roues de Carroſſe, augmenté d'un tiers; tout annonce que cette augmentation s'étendra ſur d'autres objets, ſi comme il eſt à craindre, l'emprunt de deux millions ſterlins ne peut ſe faire auſſi facillement que Mr. de Pinto le pretend.

Nous ſommes à la veille de voir ſi l'Apologiſte du Gouvernement Britannique eſt fondé à dire que le credit de la Grande Bretagne eſt encore dans toute ſa force. L'Angleterre, comme tout autre Etat du premier ordre, peut-être apauvrie ſans être ruinée; & de fait l'Angleterre eſt apauvrie; elle peut-être ruinée & ſe ſoutennir en apparence pendant long tems.

Un Grand Negotiant peut-être ruiné & n'avoir rien à lui vingt ans avant ſa faillité, ſans que cella paroiſſe; a plus forte raiſon un Etat qui à des reſſources comme l'Angleterre, peut-il trainner bien loin, avant de parvenir à la dernière extremité. Ainſi quoiqu'on ne puiſſe pas demontrer rigoureuſement que l'Angleterre eſt réellement ruinée; il ne s'en ſuit pas que ces finances ne ſoient très en deſordre; que l'argent

ne manque, & que l'on ne ſoit fort en peine pour s'en procurer.

Encore un coup, dans un tems où l'on eſt généralement ſoupçonné avoir une dette exorbitante, emprunter deux millions ſterlins, pour faire face à des depenſes extraordinaires, c'eſt avouer le pauvre état de ſes affaires, c'eſt confirmer l'opinion publique, c'eſt s'expoſer à perdre totallement ſon credit, c'eſt au moins commettre la plus groſſière de toutes les imprudences. Dans une neceſſité urgente, comme celle où ſe trouve l'Angleterre dans ce moment, il eſt plus court, il eſt plus ſimple, il eſt même plus naturel, d'avoir recours à ſon *coffre fort*, qu'à la bource des autres; ſurtout ſi on a lieu de craindre un réfus ignominieux.

Je ne m'aviſerai pas de decider ſi Mr. de Mirabeau eſt fondé, ou ſi Mr. de Pinto le refute ſolidement, j'adopterai le principe de ce dernier, & je dirai avec lui, qu'il faut en tout, éviter le *maximum*. L'Angleterre l'a-t-elle évité? C'eſt ce que nous ſaurons dans peu.

„ Il falloit encore du tems & des événements „ affreux & non équivoques pour conſtater la „ Rebellion des Colonies, & mettre le Gouvernement à l'abri de tout ſoupçon de Tyran-

„ nie

„ nie ou de Gouvernement arbitraire" . . . ;
„ une partie de la Nation Angloiſe n'auroit pas
„ cru à l'infidelité des Colonies ; le Miniſtère
„ n'auroit pas obtenu des moyens efficaces, ſi
„ la revolte n'eût pas éclaté avec tant de for-
„ ce (1)." C'eſt l'Auteur de la lettre qui
parle.

A entendre parler Mr. de Pinto avec ce ton d'aſſurence, on diroit qu'enfin la plus grande partie de la Nation Angloiſe & des étrangers s'eſt rengée du coté du Gouvernement & que presque tout le monde regarde aujourd'hui les Colons comme des Rebelles, des furieux & des forcénés, comme des ſcelerats qui ſe ſont portés aux derniers éxes; cependant il eſt très conſtant que le Miniſtère n'a la majorité des ſuffrages que dans le Parlement Britannique; car ailleurs, le nombre de ſes partiſans eſt peut-être au deſſous d'un, à mille.

Ainſi les *évènements affreux & non équivoques* que le tems a emménés en Amerique, fortifient journellement, le ſoupçon de Gouvernement arbitraire; bien plus; ce ſoupçon a acquis la force de cer-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 14.

certitude; peu de gens conviennent de *l'infidelité des Colonies* & presque tout le monde croit que si le Ministère n'a pas agi avec vigeur dès le commencement contre les Colonies, ce n'est pas sous le pretexte que Mr. de Pinto lui prête. La comparaison de la femme d'Orgon dans le Tartuffe, avec le Gouvernement Britannique, fait rire, mais elle ne prouve rien. Elle ne fait pas même honneur, ni à la critique judicieuse de celui qui la fait, ni à la dignité de ceux en faveur de qui elle est faite. On convient d'aillieurs que Molière, qui a si bien peint les vices & les ridicules, a forcé la Nature dans certains tableaux. Celui qu'il fait de Madame Orgon, dans la sçene citée par Mr. de Pinto, est outré; on trouveroit peu de femmes qui voudroient imiter l'Heroyne de Molière. La vertu, sans se laisser outrager, a bien d'autres ressources pour se faire respecter. A tout prendre Madame Orgon qui souffre sans s'éffaroucher le entreprises du Tartuffe, est une femmelete qui ne connoit point les droits d'une femme vertueuse, sur un impertinent qui s'émancipe avec elle, ou s'est une coquête rusée qui cherche a en imposer à un pauvre mari, en lui sacrifiant un homme qu'elle n'aime pas, pour se livrer peut-être à un autre qui lui plait, sans s'exposer aux soupçons de son époux.

En-

Enfin la dernière cxcufe que l'Apologifte du Gouvernement Britannique apporte en faveur de la negligeance à punir dans les commencements, la revolte des Colonies, c'eft dit-il, que les „ Miniftres ont été trompés ou mal infor-„ més fur le veritable état des affaires: le Lord „ North l'a declaré en plein Parlement (1)." L'aveu eft humiliant pour le Cabinet Britannique, de quelque côté qu'on l'envifage, il ne fait pas honneur aux Miniftres de fa Majefté. Si d'ailleurs cella eft vrai, les Gouverneurs refpectifs des Colonies Americaines font des traitres, qui fe font entendus avec les rebelles, ou des negligents qui fe font bien peu occupés des intérêts du Gouvernement: dans le premier cas, ils méritent une punition exemplaire; dans le fecond, ils doivent fubir une disgrace éclatante.

Cependant, nous n'avons vu ni pnnition, ni disgrace, désque le Miniftère à été mieux informé; au contraire nous avons vu les Gouverneurs des Colonies feconder par leur Zelle, les vues du Gouvernement, prendre à coeur les intérêts du Parlement, faire tout leur poffible pour fai-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 14.

faire respecter ses loix, executer les ordres qu'ils reçevoient avec la dernière sévérité; d'ou l'on peut conclure que cette raison, en faveur de la lenteur du Ministère Britannique, n'est pas meilleure que les autres.

On pourroit nous objecter que le General Gage a été puni par la privation du Commandement en Amerique; mais on sçait que ce brave homme avoit demendé son rapel; c'est lui qui a refusé l'honneur de commander les Troupes de la Grande Bretagne, contre ses frères & ses patriotes. Il a fait son devoir pendant qu'il étoit à Boston; mais il n'a plus voulu se trouver dans la dure necessité de manquer à l'équité Naturelle, à la Nature elle même, pour obeïr à des ordres qu'il croyoit injustes. Sa disgrace apparente fait honneur à ses sentimens.

Ce sont ces raisons cependant que Mr. de Pinto appelle *peremptoires* je doute qu'elles paroissent telles à des personnes qui voudront les péser sans partialité. Il faut donc d'autres raisons pour satisfaire, un homme de bon sens, *au sujet de la negligeance & des delais* du Ministère. Et comme je n'écris pas pour le Docteur de Kingston, qui se contente de tout ce que son ami Mr. de Pinto lui dit, je vais tâcher de developer les vrais motifs de cette *negligeance* apparente de la part

part du Gouvernement Britannique. Au reste ce seront des simples conjectures que je hasarderai; car j'avoue que je ne suis nullement dans la confidence du Ministère. Mais je me flate que mes conjectures approcheront plus de la certitude, que les *raisons peremptoires* de Mr. de Pinto.

Du moment que les Bostoniens ont fait voir qu'ils ne vouloient pas payer la taxe sur le Thé, en se portant à l'extremité de le bruler & de le détruire, dès ce moment le Ministère Britannique à connu la concequence de cette demarche hardie, dès ce moment, il en a apprehendé les suites: Pourquoi donc n'a-t-il pas agi dès ce moment avec la même force qu'au jourd'hui? C'est faute de le pouvoir, & non comme Mr. de Pinto dit, faute de le vouloir. Voici mes conjectures.

1°. Le Roi d'Angleterre s'y est opposé dans les premiers moments, & il a falu revenir à la charge plus d'une fois pour l'y determiner.

Ceci paroitra d'abord un paradoxe; mais il disparoitra, si l'on considere que le Coeur de ce Monarque est bon, droit, & compatissant: qu'il aime ses sujets & la paix. Il a donc fallu lui fasciner les yeux, lui exagerer la revolte des Americains & la lui peindre sous les plus noires

cou-

couleurs, pour le determiner à consentir que les Anglois ses sujets versassent le sang de leurs frères dans le nouveau monde, ou du moins à autoriser qu'ils se coupassent la gorge les uns & les autres. Il a fallu encore lui faire illusion, pour l'empêcher de voir, qu'en faisant persecuter les Colons, sous pretexte de les punir & de maintennir l'Autorité du Parlement Britannique, il portoit le plus rude coup à sa propre autorité, qu'il detruisoit l'ouvrage de ses prédecesseurs & le sien propre, qu'il reduisoit à rien, le plus beau privilége de la Couronne Britannique, celui d'accorder des Chartres, en rendant cette concession bien peu des chose, puisque l'on ne pouvoit plus compter avec certitude sur leur efficacité, toutes celles des Colonies étant dans cette circonstance, foulées aux pieds & regardées comme non avenues.

Il y a donc apparence, que le Roi a été le premier obstacle que le Ministère a du vaincre; qu'il a fallu faire plusieurs attaques a son coeur & à ses intérêts particuliers, avant que de le mettre dans le parti de l'oppression. En effet, ce sont des sacrifices qui coutent, & un Monarque ne se determine pas du premier coup à les faire. Pour l'y determiner il a fallu, avant tout, lui persuader que son autorité n'étoit ni compromise ni avilie, que loin de perdre de sa part du

pou-

pouvoir legislatif dans la Grande Bretagne, cet évenement pourroit contribuer à l'augmenter, qu'il pourroit en devenir plus absolu; ce qui arrivera infailliblement si les Americains succombent.

2°. Le Ministère n'a pas pû agir plustôt avec vigeur contre les Americains, pourquoi?

Parceque la *Majorité* des suffrages lui manquoit à ce sujet, dans les premiers tems, où il auroit fallu faire passer un plus grand nombre de troupes en Amerique. Le Gouvernement avoit à la vérité la majorité des suffrages pour la passation du *Bil* de taxation; mais il n'avoit acheté les voix, que pour cet objet seullement. Il n'avoit pas prévu la resistence de Colons. Cette resistence s'étant manifestée d'une façon non équivoque, il a fallu agir sur des nouveaux fraix, il a fallu cabeller de nouveau, revenir à des nouveaux accords & à un nouveau marché. Tel qui s'étoit engagé pour le Bil, refusoit, par une espèce d'inconcequence, de voter pour le faire executer de force. Tout cella demende du tems; il falloit encore laisser écouler au moins une année on environ, affin de pouvoir prendre sur les subsides de l'année suivante, de quoi payer de nouveau, les voix & faire face à tant d'autres engagements secrets, qu'on avoit été forcé de contracter.

3°. Le Miniſtère n'a pas pu agir plustôt avec force contre les Americains, pourquoi?

Parceque trop de Membres du Parlement, & de la première conſideration, même la plus part des membres du Miniſtère étoient intereſſés à retirer les fonds qu'ils avoient entre les mains des Americains, avant de s'expoſer à les perdre par trop de précipitation. Si cella n'étoit pas vrai, il y a apparence qu'on auroit beaucoup plustôt interrompu le Commerce entre les deux Peuples, & que les delais fixés pour avoir la permiſſion de le continuer, auroient été beaucoup plus courts.

C'étoit peut-être la demarche la plus neceſſaire, & la plus éfficace. La ſeine politique la dictoit; il eſt inutile de preſſer cet argument. Ceux qui ont le moindre *tact politique* en ſentiront aſſez la force.

L'intérêt particulier l'emportera toujours ſur l'intérêt public. L'intérêt de la Grande Bretagne, à ſubjuguer les Colonies, fut-il auſſi réel, qu'il eſt chimerique, jamais le Parlement, ni le Miniſtère lui même, ne ſe fuſſent portés aux derniers coups de force, avant d'avoir mis à couvert, la partie de leur fortune qui étoit dans le nouveau Monde, lors du commencement des brouilleries. Tant-pis pour les Negotients Anglois,

glois, qui n'étant ni membres du Parlement, ni du Miniſtère, n'ont pu, ou n'ont voulu faire repaſſer leurs fonds.

4°. Le Miniſtère n'a pas pu agir plustôt avec force, contre les Colonies, pourquoi?

Parcequ'il falloit beaucoup de tems pour faire réuſſir les intrigues ſecrétes que l'on conduiſoit par des émiſſaires affidés dans toutes les Colonies Angloiſes. Ces intrigues avoient pour objet, de mettre dans les intérêts du Miniſtère, les plus *honêtes gens*, les plus accredités par leurs richesſes & par leur influence ſur les deliberations. On vouloit s'aſſurer par là, & cella étoit prudent, d'une réuſſite aſſurée. En gaignant ce qu'il y a de plus conſiderable dans les differentes Colonies, on ne couroit aucun risque, on s'aſſuroit une victoire aiſée, en un mot, on préparoit ſon triomphe. Tout cela a fait perdre du tems & on n'a rien gaigné. Mr. de Pinto ne peut s'empêcher de s'en plaindre; écoutons-le parler lui même. „ Les Miniſtres avoient reçu les aſſurances „ réitérées de fidelité d'un grand nombre de „ gens ſages & des proprietaires de la nouvelle „ York, de la Penſilvanie, & autres Colonies, „ qui devoient ſe declarer en faveur du Gou-

,, vernement (1)." Cet aveu indiſcret, eſt une preuve pour moi. Les Livres ſterlins n'ont eû aucun cours dans cette circonſtance, en Amerique.

Les plus conſiderables des Colons ont appretié leur liberté ſon juſte prix, ils l'ont eſtimée beaucoup au déla de l'or, des promeſſes, & des recompenſes, ils n'ont pas voulu la vendre à aucun prix; cet héroïſme eſt d'autant plus admirable, qu'il eſt rare. Le nouveau Monde devoit-il en donner l'exemple à l'ancien? Cet exemple eſt même complet; on ſçait que les Emiſſaires du Miniſtère ont fait des efforts inutiles au prés des chefs de differentes peuplades des Sauvages du Nord de l'Amerique, pour ſe declarer en faveur du Gouvernement & attaquer les Colons d'un côté, pendant que les troupes du Roi les attaquerent d'un autre; mais malheureuſement pour le Miniſtère, les Sauvages eux mêmes commençent à connoitre les droits de la Nature & les avantages de la liberté, *l'homme aux yeux blancs*, un des chefs de ces enfans groſſiers de la Nature, s'eſt refuſé à toutes les propoſitions du Miniſtère. Il y a apparence qu'on n'a pas mieux réuſſi

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 15.

réuſſi auprès des autres Hordes de ces Sauvages.

L'humanité & la Nature gaignent tous les jours. Les hommes connoiſſent leurs droits & leurs intérêts; les Sauvages le prouvent dans cette circonſtance.

5°. Le Miniſtère n'a pas pu agir plustôt avec force contre les Colonies, pourquoi?

Parceque il falloit avant tout, s'aſſurer des Puiſſances qui ont des Colonies en Amerique, & qui ſont plus ou moins intereſſées dans cette querelle. L'Eſpagne & la France ſurtout, paroiſſoient au Gouvernement, les deux Puiſſances les plus à craindre & les plus à ménager dans cette circonſtance critique. Le Gouvernement ne pouvoit ſe diſſimuler les uſurpations criantes que les Anglois ont fait à ces deux Puiſſances dans le Nord du nouveau Monde. Le Miniſtère devoit craindre avec raiſon, que l'Eſpagne & la France ne ſe liaſſent d'intérêts dans cette circonſtance heureuſe & unique pour elles. L'occaſion eſt trop belle pour reprendre ſur les Anglois, ce qu'ils ont uſurpé, pour croire que ces deux Monarques auront oublié l'orgueil & la perfidie de leurs énemis naturels. Selon toutes les apparences, il a fallu gaigner les Cabinets de Verſailles & de Madrid pour les engager à la Neutralité.

 Cel-

Cela a du être difficile, & parconcequent il a fallu du temps pour y parvenir. Après bien des ſoins & des peines y at-on réuſſi? C'eſt ce que nous ſommes à la veille de ſçavoir. Ne haſardons rien, d'autant mieux que nous ne languirons pas longtems. Car quoiqu'en diſe Mr. de Pinto, ces deux Puiſſançes n'ont pas un ſi grand intérêt à maintenir les Anglois dans toutes leurs poſſeſſions du Nord de l'Amerique. Dévénus trop puiſſants dans la moitié du nouveau continant, ne peuvent-ils pas un jour envahir tout ce qu'il leur plaira de l'autre moitié? Mr, de Pinto avoüe lui même, que ce ſont les peuples du Nord qui ont toujours aſſervi les peuples meridionaux. L'Eſpagne & la France ont donc un intérêt réel à éloigner cet évenement. Ce ſeroit mal s'y prendre, que de conſentir à l'Eſclavage des Colonies Angloiſes. Car étant très peuplées, l'Angleterre y commandant à ſon gré, peut ſans les troupes d'Europe, y léver des armées formidables & envahir les poſſeſſions Eſpagnolles & Françoiſes, avant qu'en France, ni in Eſpagne, on ait pu prendre des meſures pour ſe deffendre, & pour repouſſer la force par la force. D'ailleurs toutes ces meſures deviendroient inutiles, par la même raiſon que les meſures que le Gouvernement Anglois prend actuellement, le deviendront, ſi les Colons perſiſtent à ſe deffendre.

Si

Si au contraire les Americains ſe forment en République, l'Eſpagne ni la France n'ont rien à craindre de leur part pour des nouvelles invaſions. Ce n'eſt guere l'affaire des Republiques d'entreprendre des conquêtes. Leurs poſſeſſions ſont presque toujours trop étendues. Rome ſe perdit par cette raiſon, & les Polonois ne doivent attribuer leur decadence viſible, qu'a là trop grande étendue de leurs païs. Pour faire des conquêtes & pour les aſſurer, il faut un ſeul chef, ſur qui tout roule & qui ſoit abſolu; ſans cela, les victoires ne ſont que des Eclairs, dont la gloire paſſe rapidement. L'experience prouve que dans les Republiques, il faut paſſer par tant de conſeils, par tant de tribunaux, qu'avant qu'on ne ſoit d'accord ſur le plan des operations, l'occaſion échape, & que l'énemi ayant le tems de ſe fortifier, le plus ſouvent après avoir été attaqué, il devient lui même aggreſſeur. L'avantage même eſt à la fin de ſon côté. Voilà, je penſe, des conjectures plus raiſonnables que les raiſons peremptoires de Mr. de Pinto ſur les delais & la negligence apparente du Gouvernement Anglois.

Je ne ſçais ſi l'experience des guerres paſſées doit raſſurer cette *Nation Superieure*, ſur les ſuites de celle-ci; je ne ſçais ſi elle aura plus *beau jeu à la fin, qu'au commencement;* dans les guer-

res paſſées, elle avoit à faire à des étrangers dont la liberté civile ne couroit aucun risque, quel que fût l'évenement des combats. Or il y a une grande difference de ſe battre, pour la ſeule gloire de la Nation, & pour les intérêts d'un Souverain, ou de ſe battre pour ſe maintennir dans ſes propriétés, dans ſes biens, & dans une honnête independance. Il eſt d'ailleurs malheureuſement trop vrai, que dans une guerre civile, la fureur & la rage pouſſent aux dernières extremités. On croit qu'il eſt plus dur, plus honteux & plus terrible d'être aſſervi, ſubjugué, & mis aux fers, par ſes propres frères, que par des étrangers; on ſe determine plustôt à porter le joug d'un Souverain étranger, qu'à être l'Eſclave de celui dont on eſt le frère, le concitoyen, le co-ſujet, & en un mot l'égal.

„ Il faut un revers, un épouvantail menaçant „ pour lui donner (au Peuple Anglois) une as- „ ſiette qui corrige les inconvenients de ſa con- „ ſtitution. Et le mettre en état de jouir de ſes „ avantages (1)." Quel eſt le ſens de cette maxime ſi nouvelle, énoncée ſi pompeuſement? Voudroit-on nous faire croire que dans la triſte re-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 15.

revolution actuelle, la conſtitution Britannique va être corrigée?

Mais dans le ſens de l'Auteur, en quoi doit conſiſter cette correction ſi avantageuſe à la Nation? Le voici, ou ſa maxime enigmatique ne ſignifie rien. C'eſt qu'en ſuppoſant, comme il le ſuppoſe, que par cette revolution, les Americains vont être ſoumis, l'autorité du Gouvernement ſur le peuple, va prendre des nouvelles forces, que cette autorité parvenue à un point de ſuperiorité, qu'elle n'avoit pas porté encore aſſez loin, diſpoſera & decidera à l'avenir, ſans éprouver aucune contradiction. Mais dans ce cas, que devient la Liberté de la Nation? S'en eſt fait, ſi le Gouvernement à le deſſus; le Peuple Anglois ſera peut-être encore moins libre que ſes voiſins; dans ce cas, la conſtitution Britannique, loin d'être rafermie & corrigée ſera bouleverſée: tout l'avantage paſſera du côté du Gouvernement, & le Peuple perdra tout, jusqu'à l'apparence de ſa liberté.

C'eſt ſans doute dans ce ſens, que Mr. de Pinto a dit auſſi, *après tout, à quelque choſe malheur eſt bon.* Avec ſa permiſſion, je ne ſerai pas de ſon avis, & je n'oſerois enviſager le malheur de la guerre actuelle comme ayant été *bon à quelque choſe.* Quand bien même tout l'avantage reſteroit

roit aux Americains, dont je ſuis le Partiſan. Il en coutera trop de ſang, & il en a dejà trop couté, pour que les ſuites de ce malheur, quelles quelles ſoient, puiſſent être appellées heureuſes: les avantages qui en reſulteront pour l'un ou l'autre parti, auront été achétés trop cher. Cet Adage trivial eſt contraire dans cette circonſtance, à la charité chretienne: quoique Mr. de Pinto par état, ne ſoit pas aſtraint à aucune des maximes du Chriſtianisme, il eſt homme, & ſon proverbe combatant directement les ſentiments compatiſſans de l'humanité & de la Nature, il n'en eſt pas moins déplacé: je dirois presque, *indecent*.

Je me flate d'avoir prouvé que Mr. de Pinto n'a nullement deduit à ſon prétendu ami, les veritables raiſons qui ont engagé le Gouvernement Britannique à ne pas accabler les Colonies, dans les premiers tems, de tout le poids de ſon autorité. Sachant les veritables motifs des delais du Gouvernement, les at-il deguiſés à ſon Docteur? Ou bien ne ſachant pas mieux, en lui annonçant des *raiſons peremptoires*, n'at t-il rendu compte que de ſes conjectures?

Suſpecter la bonne foi, & l'honêté de Mr. de Pinto, ſeroit un parti trop violent à prendre & que la politeſſe nous interdit abſolument; croire d'un

d'un autre côté, que Mr. de Pinto n'eſt pas bien inſtruit à ce ſujet, ce feroit lui faire une injure non moins attroce, puisqu'il a ſoin de nous dire dans plufieurs en droits de ces deux lettres, qu'il *ſçait les choſes de bonne part*, qu'il a *des memoires autantiques*, qu'il a *des pièces originalles en main* &c. Qu'il nous fourniſſe donc le moyen lui même, de concilier ſes lumières avec ſes aſſertions, ſans nous mettre dans la dure neceſſité de ſuſpecter ſa veracité & ſa probité.

Je me flate encore d'avoir ſubſtitué aux raiſons de Mr. de Pinto, des motifs plus plauſibles & plus approchants de la réalité, que ceux qu'il allegue en faveur du Gouvernement: c'eſt tout ce que je m'étois propoſé de faire dans ces ſecondes obſervations. Cependant j'examinerai encore, quoique très ſuccinctement, quelques uns des principes de Mr. de Pinto, relativement à la Seconde Queſtion qu'il ſe fait lui même dans la ſeconde lettre que j'examiné.

Mr. de Pinto croit avec raiſon que les ſuites de la guerre malheureuſe entre la Grande Bretagne & ſes Colonies, dependent entièrement de la *Providence*. J'applaudis à une reponſe ſi ſage, & je l'adopte avec tous les hommes ſenſés. Je vais cependant, à ſon exemple, *haſarder des conjectures ſans prétention.* Le public jugera qu'elles

des

des conjectures, ou celles de Mr. de Pinto, ou les miennes, sont plus probables & s'accordent le mieux avec l'Etat actuel des choses.

1°. Je pense que si jamais l'*Amerique doit devenir independante de l'Europe en tout, ou en partie*, elle le deviendra, quant aux possessions Angloises, par les suites de la guerre actuelle. M'a conjecture à ce sujet, est diametrallement opposée à celle de Mr. de Pinto, qui croit le contraire. Voici sur quoi je me fonde.

1°. La revolution dans les Colonies Angloises est généralle, parcequelles craignent toutes l'Esclavage, si elles succombent. Il plait à Mr. de Pinto de dire le contraire. Et il n'expecte que le Canada & la nouvelle Ecosse; il a raison par raport à la première de ces Colonies; mais il se trompe quant à la seconde; la nouvelle Ecosse & les deux Florides ont été les dernières à se soulever; mais enfin il est hors de doute qu'elles se sont jettées dans la confederation. 2°. L'accord, le zelle, l'union, & l'ardeur des Colons sont aussi parfaits qu'on puisse le desirer, dans un soulevement aussi étendu. Et quoique je ne doute pas que le Ministère Britannique n'ait des partisans en Amerique, le nombre en est si petit, eu égard au nombre des mécontents, que leur zelle pour la Mere-Patrie, ne servira qu'à les ren-

rendre odieux à tous les autres Americains (*a*).

„ L'unanimité qu'on affecte dans le pretendu „ Congres, n'eft rien moins que réelle: On a „ des preuves autantiques du contraire:" dit Mr. de Pinto (1), c'eft donner un dementi formel à toute l'Europe. C'eft vouloir nous faire paffer tous pour des imbecilles, qui ne favons ni lire, ni juger d'après la lecture des pièces autantiques émanées directement, non feulement du Congrés Général de Philadelphie, mais encore de toutes les affemblées particulières & générales de chaque Colonie. Jamais accord n'a paru plus parfait. On peut fufpecter avec raifon *l'autenticité des preuves du contraire* que Mr. de Pinto garde par devers lui. Jamais il n'étoit plus neceffaire de les produire, que dans cette circonftance, pour defabufer le public, qui croit plus à ce qu'il voit, qu'à ce qu'on lui dit avec un air mifterieux.

3o. Les Colonies ont plus des forces, & de refources de tous les genres, que Mr. de Pinto ne fait femblant de croire. Elles ont plus de monde que la Grande Bretagne ne peut leur en op-

(*a*) Déjà plufieurs des partifans du Miniftère prenent le parti de repaffer en Europe.

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 19.

oppoſer : leurs Généraux leurs Soldats, ſont tous Colons & par concequent également intéreſſés à vaincre. Il combatent chez eux & pour leur propre deffence, ils peuvent d'un moment à l'autre, reparer leurs pertes, ſans être obligés de ſe livrer au hazard des flots, & au caprice des vents.

La Mere-Patrie n'a aucun de ces avantages. Plus elle faira d'efforts pour ſontennir ces prétentions par la voié des armes, & plus elle ſe conſommera en frais, qui tous peuvent devenir inutiles par un ſeul coup de Mer. Ce n'eſt pas tout d'ailleurs que les vents ſoint favorables. Ce n'eſt pas tout d'arriver ſur les côtes de l'Amérique, il faut prendre terre ſi l'on veut remporter des avantages deciſifs ; or la deſſente n'ait pas aiſée, & les précautions que les Colons ont pris la rendent très difficile. On peut perdre le quart des troupes avant que le debarquement ne ſoit fini, ſans que les Americains ayent perdu encore, un ſeul homme. Les troupes du Roi étant deſſendues, ne s'auroient vivre ſans manger, il faut donc qu'elles portent toutes leurs proviſions avec elles. Quel embarras ! Et puis n'ayant aucun Magaſin dans le païs, ces proviſions ſont bien vite épuiſées, ſoit par la conſommation, ſi elles ſont en petite quantité, ſoit par la corruption & & la putrèfaction, à la quelle elles ſont expoſées

dans

dans les vaiſſeaux. Cet inconvenient ne feroit rien, ſi comme Ceſar, le Général des troupes Angloiſes pouvoit dire en arrivant en Amerique, *veni*, *vidi*, *vici:* mais peut-on le ſuppoſer. Peut on croire qu'une ſeulle Bataille decidera du ſort des Colons. Encore faut-il que cette Bataille ſe donne presqu'en arrivant, ſans quoi la famine, avec toute l'horreur qui l'accompagne, ſe declarera infailliblement pour les Americains. Avec un tel renfort, ſans tirer l'épée & ſans ſe ſouiller du ſang de leurs frères, ils les verront tomber à leurs pieds.

En un mot les Americains n'euſſent-ils que des *Bataux*, comme l'aſſure Mr. de Pinto (1), avec ces *Bataux*, ſi l'on veut même ces *Chaloupes*, ils ont ſur leurs énémis, tous les avantages immaginables, pour ſortir glorieuſement de cette malheureuſe affaire. Ces avantages ſont clairs, inconteſtables, & l'on peut dire qu'humainement parlant, ils leur aſſurent une victoire facile à remporter. Et que fera-ce, s'ils en ont d'autres qui ne ſont conus que deux ſeuls & des Puiſſances qui les leur fourniront, ou qui peutêtre les leur ont déjà fourni? Si cella arrive la po-

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 18.

politique de Mr. de Pinto eſt terriblement en déffaut: tous ces raiſonnements, parraport aux autres puiſſances intereſſées à maintenir l'autorité de la Grande Bretagne ſur les Colonies, tous ces raiſonnements dis-je, n'aboutiront à rien, qu'à faire voir ſa bonne volonté à deffendre une très mauvaiſe cauſe.

J'ajouterai enfin, que le patron de *la Barque* de Philadelphie qui a trahi ſes cometans, en ſe rendant à Briſtol & non à Nantes où il étoit deſtiné, j'ajouterai dis-je, que ce patron & tout ſon équipage n'eſt pas de l'avis de Mr. de Pinto, que ſon raport favoriſe mes conjectures, ou du moins fortifie les raiſons que j'en donne. Sa relation ſur les forces des Colons, tant par terre, que par mer, ſur leurs proviſions, ſur leur aiſence même, & ſur leur unanimité, eſt des plus allarmantes pour le Miniſtère.

Tout s'accorde d'ailleurs avec ce que nous ſçavions & tout ce que nous apprenons journellement. Donc il eſt ſur, que ſi l'Amerique Septentrionalle doit jamais devenir independente de l'Europe, c'eſt par les ſuites de cette guerre qu'elle peut le devenir facillement. Donc toutes les raiſons que Mr. de Pinto apporte & peut apporter pour prouver qu'il y a apparence que l'Angleterre triomphera dans ce moment-ci, de ſes Co-

Colonies, toutes ces raifons dis-je ne font rien moins que folides. La Grande Bretagne à tout à craindre & on la croit ménacée par plus d'un côté.

1°. Je penfe que l'Amerique ne deviendra jamais independante de l'Europe, tant que l'Europe voudra la conferver fous fa dependance: C'eft encore contre Mr. Pinto; Et voici les raifons fur les quelles je fonde cette conjecture.

2°. Pour que l'Amerique devint independante de l'Europe, il faudroit, que les Naturels du païs fe raffemblant de tous les coins où on les à difperfés dans le nouveau continent, fiffent une irruption généralle & fuffent affez forts, ou affés heureux, pour chaffer & maffacrer tous les Européens ufurpateurs de leur Monde. Il n'eft pas befoin je penfe, de prouver, qu'humainement parlant, la chofe eft impoffible. A la verité, l'Auteur hardi de l'Hiftoire Philofophique & Politique des Etabliffements des Européens dans les Deux Indes, prédit formellement cet évenement; mais ce n'eft ni le feul, ni le plus dangereux paradoxe de fon Livre, beaucoup trop fameux à plufieurs égards.

L'Amerique ne pouvant donc recouvrer fon

independance par ſes anciens habitans, ou pour mieux dire par ces propres enfans, elle n'a d'autre reſſource, pour redevenir independante, que dans l'accord général & les efforts combinés de tous les Colons qui l'habitent actuellement; or cette ſeconde ſuppoſition n'a pas plus de fondement que la première.

Pour que tous les Colons Americains puſſent devenir un jour independants de l'Europe, il faudroit, ou qu'ils ne formaſſent qu'une ſeule République, ou une ſeule Monarchie, ou pluſieurs Républiques, ou pluſieurs Monarchies qui ſe liaſſent d'intérêt, pour ſecouer le joug des differentes Puiſſances d'Europe. Toutes ces ſuppoſitions paroiſſent également abſurdes.

1°. L'idée d'une République, ou d'une Monarchie univerſelle, dans le nouveau monde, n'eſt guere moins, deſtituée de probabilité, que l'idée d'une Monarchie univerſelle, ou d'une République unique en Europe. Le nouveau continent à trop d'étendue, il eſt trop vaſte, pour qu'un ſeul Gouvernement, quelque forme qu'on lui donne, puiſſe y maintenir l'accord & l'harmonie dans toutes les differentes parties, qui compoſeroient ce tout immenſe. Cette mace enorme d'autorité tomberoit par ſon propre poids. Encore faut-il ſuppoſer, contre toute vrais-

vraiſſemblance, que toutes les differentes Nations, ſe défferoient de leurs differents préjugés, abandonneroient des intérêts particuliers qui ſe croiſent neceſſairement, renonceroient á leurs moeurs particulieres, à leurs uſages, à leurs loix, à leurs coutumes & en un mot à tous les ſentimens & à toutes les idées que l'eſprit national leur ſuggere: il faudroit, ce qui me paroit encore plus difficile, qu'ils peuſſent tous ſe deffaire de cette jalouſie nationale qui nait avec tous les hommes; que chaque Nation en particulier rabatit de ſon orgeuil, de ſa fierté & de ſes prétentions de ſuperiorité: c'en eſt aſſez, pour demontrer qu'il faudroit l'impoſſible, pour réunir tous les Colons du nouveau continent ſous un ſeul & unique Gouvernement. Et quand bien méme il feroit poſſible que les Americains peuſſent parvennir à ce point de réunion, ce Phenoméne ſurprenant ne feroit que de très peu de durée. Dèsque Romme a voulu avoir le commandement de l'Univers, Romme a tout perdu, ſans avoir d'autre ennemis à combatre, qu'elle même. Quelle difference d'ailleurs des tems où nous vivons & de ceux où Rome faiſoit tout ce qui lui plaiſoit dans le Monde. On ne peut pas ſuppoſer que les hommes en Europe, redeviendront ce qu'ils étoient du temps que les Romains les asſervirent pour quelque temps.

Si donc l'independance de l'Amerique eſt poſſible, elle ne peut l'être que par la formation de pluſieurs Républiques ou Monarchies réunies par un intérêt commun. Or cette ſuppoſition eſt presque auſſi chimerique que la première.

Pour que cette diviſion de l'Amerique peut avoir lieu, il faudroit 1°. qu'il régnat un accord univerſel & parfait parmi les Colons des differentes Nations, pour le partage des terres, qui devroit faire le lot de chaque Monarchie ou République particulière.

Cette ſeule difficulté paroit inſurmontable; ne ſuppoſat-on que deux Monarchies, ou deux Républiques dans tout le continent de l'Amerique; je dis le continent, car s'il étoit queſtion d'y comprendre les Iles & de les diſtribuer aux Souverains reſpectifs qui commenderoient en Amerique, la choſe deviendroit encore plus difficile. 2°. Il faudroit que le ſoulevement en Amerique, ſe fit dans le même moment, & qu'il fût général. 3°. Il faudroit que les differents Européens établis en Amerique, euſſent tramé leur confederation ſi ſecretement, que les Souverains d'Europe, intéreſſés à maintenir leur autorité, ne ſuſſent rien, qu'au-moment où il ne feroit plus tems de s'y oppoſer. Or il eſt évident, qu'à moins d'un Miracle, les obſtacles que je me contente d'in-

d'indiquer ſont inſurmontables.

Prévoir donc, comme Mr. Pinto, un événement de cette nature, c'eſt vouloir ſe preparer les honneurs dus aux grands Prophétes ; mais à coup ſur, ce n'eſt pas prétendre d'en recuillir la gloire de ſon vivant. Je puis donc conclure, que la conjecture de Mr. de Pinto, ſur l'independance future de toute l'Amerique, eſt ſans aucun fondement & ſans vraiſſemblence. Si l'on ne connoisſoit l'Auteur, on feroit tenté d'attribuer cette idée grotesque d'independance, à un Charlatan; mais les plus grands hommes ne ſont pas à l'abri de certaines rêveries, qui quelque fois ſervent à faire j'ailir avec plus de force, le feu de leur immagination, comme les ombres relevent l'éclat des couleurs d'un Tableau.

Je dois dire cependant que Mr. de Pinto n'eſt pas le ſeul qui ait prévu l'independance future de l'Amerique; j'ai même entendu quelqu'un, qui ſe pique, tout comme Mr. de Pinto, d'être diſtingué de la foule des politiques, j'ai entendu dis-je annoncer avec un ton d'aſſurence, que l'Amerique tôt ou tard, ſubjuguera l'Europe, qu'elle prendra ſa revanche ſur elle & qu'aprés avoir été Eſclave, elle enchainera l'Europe, avec les mêmes fers dont celle-ci l'avoit enchainée. L'évenement de cette Prophetie en ſuppoſeroit

 un

un autre tout aussi miraculeux; il faudroit que l'Europe rentrat dans son Enfance, qu'elle redevint barbare comme elle l'étoit du temps de l'invasion des Normands, ou de celui des conquêtes des Romains; rien n'anonce, que les Européens doivent dégénerer à ce point. Il faudroit en un mot, pour que les Americains des races futures, fissent la conquête de l'Europe, qu'ils trouvassent cette riante partie du monde sans deffensse, sans troupes dissiplinées, sans chefs, sans moeurs, sans loix, & en un mot telle qu'étoit l'Amerique elle même, lorsque à force de crimes, d'exés, de cruautés, de trahisons & d'inhumanités, les Européens s'en sont rendus les maîtres.

2°. Je crois que l'Angleterre ne triomphera pas dans ce moment-ci, si on la laisse seule aux prises avec ses Colonies. Elle n'a ni assez de forces, ni assez d'argent, ni assez d'intelligences chez les Americains, pour les forcer à l'Esclavage; les plus redoutables des Elements, la Mer & les vents sont contre elle; sa Marine quelque brillante qu'on la suppose, ne peut tout au plus porter ses troupes & tout ce qui est necessaire, pour les avitailler & les mettre en état d'agir, que dans quelques Ports de l'Amerique; encore faut-il vaincre tous les obstacles que les Americains ont mis à l'approche de leurs Rades

&

& qui en rendent l'entrée très difficile. Entrés dans les differents Ports, il faut debarquer, pour pouvoir agir dans le plat païs; c'eſt lá la difficulté: les Americains ont plus de monde qu'il ne leur en faut pour s'oppoſer au debarquement, dans quel en droit qu'on le tente, & comme ils ſavent qu'ils ne peuvent être attaqués que par Mer, ils ſe ſont certainement mis à l'abri de toute ſurpriſe de ce côté lá. En ſuppoſant même le debarquement facile & ſur, il faut pour conquerir, s'avancer dans le Païs & attaquer l'énnemi dans l'interieur du continent où il ſe ſera retiré s'il n'a pu empêcher la deſſente; nouvelles difficultés plus inſurmontables que les premières; car il faut y faire vivre les troupes, pour qu'elles puiſſent ſe battre; dans un païs énnemi, il faut porter ordinairement avec ſoi, toutes ſes proviſions; ſans cella, on risque d'y mourir de faim.

Mais les Anglois n'ont d'autres magaſins, dans toute l'Amerique, que leurs Vaiſſeaux; il faut donc trouver le ſecret de faire ſuivre les Vaiſſaux par terre, & de les conduire comme on les conduit en pleine Mer. Cela fût-il possible, ces Magaſins peuvent être épuiſés avant qu'on puiſſe les fournir de nouveau par de envois d'Europe. Voilà dira-t-on des difficultés bien multipliées & bien exagerées; je crois ce-

 pen-

pendant n'en avoir indiqué que la plus petite partie. Je n'ai même pas parlé des Embuſcades inévitables dans les quelles des troupes étrangères tomberont infailliblement dans un païs in connu à leurs Généraux & à leurs chefs. Les guides ſurs & fidelles doivent être rares, dans un païs, où tout le monde combat pour ſa liberté, ſa propriété & ſes biens.

En un mot les troupes nationalles de la Grande Bretagne, & les troupes auxiliaires ne doivent avancer dans le continent de l'Amerique, qu'avec la plus grande circonſpection, & qu'en tremblant. Rien de ſi facile que de les faire marcher ſur un précipice couvert de fleurs: l'Abisme peut s'ouvrir ſous leurs pieds, au tems ou ils ſe croiront en ſuréte; enfin ils peuvent à tout moment courir à leur déffaite, lorsqu'ils croiront courir à la Victoire. Et n'a-t-on pas à craindre la deſertion des Soldats? Ce ſont des Anglois envoyés pour égorger leurs frères, & quels frères? Des frères qui ne ſe batent que pour leur liberté? Quel puiſſant éguillon pour ſe ranger de leur parti. Ce ſont des Allemands, qui ſans aucun intérêt national, ſont envoyés dans un païs ou ils retrouveront quantité de leurs compatriotes, établis & vivant à leur aiſe jusqu'au moment des troubles, libres & independants, en un mot, contents de leur ſort. La facilité de

la

la desertion, la certitude de l'impunité, l'éspoir de s'établir avantageusement comme leurs frères, l'assurence de devenir des hommes libres, la crainte de perir dans une seconde navigation pour répasser en Europe, quels appas! Pour des hommes qui pour une modique somme, sont obligés d'exposer leur vie, & ont été forcés de traverser les Mers & de courir tous les dangers d'un voyage long & desegréable par lui même. En faut-il tant pour faire même illusion à des hommes, dont les principes commodes leur inspirent continuellement de chercher leur plus grand avantage, au mépris des engagements les plus sacrés & même des devoirs les plus pressents!

3°. Je pense que les Americains ne triompheront pas des Anglois leurs co-sujets, & qu'à la fin de la guerre, ils n'en seront pas plus avancés qu'au commencement; peut-être leur condition en sera-t-elle devenue pire. Voici mes conjectures à ce sujet: permis à qui conque le voudra, de s'en moquer & de me regarder comme un visionaire.

L'Espagne & la France aideront à la fin les Americains, si contre toute apparence, ils étoient obligés de plier devant les Anglois. J'entends qu'on leur fournira ouvertement des se-

cours, car je ne doute nullement qu'on ne leur en fourniſſe déjà, depuis longtems, ſous main & en ſecret. Il eſt au-moins inconteſtable, qu'on leur porte d'Europe, & qu'eux mêmes avec leurs *petits Bataux*, y viennent chercher des proviſions & des munitions de guerre. Si cella n'étoit pas, ils n'auroient pas fait ſi belle contenence: car avec du coeur & de l'honneur, il faut pour ſe battre, des armes, contre qui ſe ſert des armes pour nous attaquer. Le Miniſtère Britannique ne pouvant plus douter des ſecours efficaces que l'Eſpagne & la France fourniſſent à leurs Colons, criera à la trahiſon, à la perfidie, il ſe plaindra, faira du bruit, donnera des manifeſtes, entamera des negotiations, & finira par un accord avec ſes deux Puiſſances. Quel ſera cet accord?

Il n'eſt pas difficile de le deviner: Le Canada repaſſera ſous la domination de la France, ſi elle veut ſe contenter de cette ſimple reſtitution: je n'oſe énoncer les prétentions de l'Eſpagne, tout le monde ſçait combien elles peuvent aller loin; jamais occaſion plus belle pour les faire valoir, jamais occaſion plus favorable pour ſe faire juſtice, ſi on la lui refuſe. L'Angleterre forcée d'acceder aux conditions qu'on lui preſentera, y donnera les mains, au moins jusqu'à ce quelle ſe croie aſſez forte pour prendre la revanche,

che, elle s'accordera à quel prix que ce ſoit, avec ſes deux rivalles, & ſes deux rivalles lui ſacrifieront les Americains & lui abandonneront le reſte du continent de l'Amerique Septentrionalle, pour y exercer ſon autorité, à ſon gré. En un mot je crois que la querelle actuelle de la Grande Bretagne avec les Colonies, ne differera guere du procés de l'Huitre. Les ſuites cependant en feront d'une plus grande concequence; car cette paix même, ne ſera que le levain d'une nouvelle guerre, qui éclora auſſi tôt que l'Angleterre aura un peu reſpiré & pris halaine. Il faudra du temps, mais enfin ce temps arrivera.

J'abandonne à quelqu'un plus le reſte de la ſeconde lettre de Mr. de Pinto: le refute qui voudra. Mais des Paradoxes ſe refutent eux mêmes.

J'ai lu avec toute l'attention poſſible *l'Hiſtoire de la nouvelle Angleterre, j'y ai vu les moeurs & le caractère de ſes habitants*, j'ai été revolté du tableau que l'hiſtorien en fait; j'ai ſuſpendu mon jugement ſur ſa veracité & ſur ſa fidelité; mais *je ne rougis nullement de m'être declaré l'Avocat* des Colons qui cultivent aujourd'hui l'Amerique Septentrionalle. Je voudrois que mes talents, repondiſſent à mon zele. Quels qu'ils ſoient, je ne crois pas les avoir proſtitués en éſſayent de faire

voir

voir l'injustice de la cause du Ministère Britannique.

Au reste il m'inporte assez peu *d'être abandonné à mes préjugés* par Mr. de Pinto (1). J'y resterai livré, jusqu'à ce que par des meilleures raisons, il m'ait demontré la justice de la cause qu'il deffend. A ce compte je crois qu'ils auront le temps de se fortifier. Peut-être ne faudroit-il qu'un événement très possible, pour lui faire abandonner les siens.

---

(1) Lettre de Mr. de Pinto p. 22.

-11310-

Sum

